

Une semaine, un livre

N°357, 10 Mai 2020

L'Archipel des Solovki

Zakhar Prilepine

Обитель

Traduit du russe par Joëlle Dublanchet

2014, Actes Sud 2017

821 pages

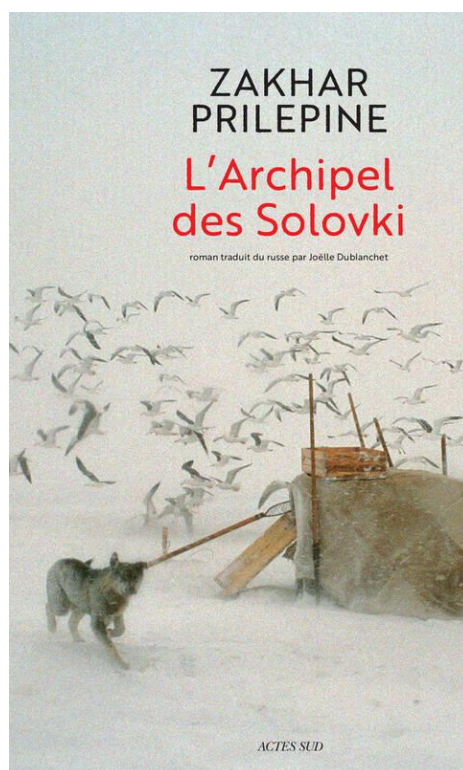
Un jeune homme est détenu dans le camp de travail des Solovki où il purge une peine de plusieurs années pour avoir tué son père. Son caractère, sa force et sa santé lui permettent de résister aux difficiles conditions de détention, mais les embûches et adversaires sont nombreux dans ce monde sans pitié. Et l'amour est là aussi, contre toute attente il noue une relation avec la Commissaire du camp, également maîtresse du Directeur !

L'originalité de ce livre est d'être un roman qui se passe dans un lieu bien réel, le premier goulag, dans les années 20, avec des personnages ayant existés comme le directeur du camp et bien d'autres. Dans ce cadre historique, dans des conditions épouvantables, les gens vivent, se rencontrent, se parlent, s'aiment et se détestent, s'admirent et se révèlent, s'entraident et s'entretuent... A partir du personnage principal, on croise toute une série d'hommes et de femmes : truands, soldats et policiers, poètes et acteurs, popes, médecins et prostituées... des faibles et des lâches, des idiots et des rêveurs, des intellectuels et des tortionnaires. On passe par les baraquements, les bureaux, le théâtre et l'hôpital, les travaux de force dans la taïga désolée et les cachots sordides...

Zakhar Prilepine s'intéresse autant aux conditions historiques de ce premier goulag qu'il décrit en détail, où politiques et droits communs étaient mélangés, qu'à la résilience de l'être humain dans des situations extrêmes. Les pages sur la faim, le froid, la douleur, le désespoir et la peur sont particulièrement réussies. Elles montrent comment l'être humain trouve toujours, jusqu'à la fin, des ressources insoupçonnées. Comment, au bord de la mort, il cherche une sortie, une lueur, qui lui permet de tenir encore même si l'espoir s'effrite et si les valeurs de la vie s'atténuent pour disparaître. C'est la survie sans humanité, la survie animale.

L'Archipel des Solovki est une lecture éprouvante, un voyage dans un trou noir de l'histoire de l'humanité. Loin de renfermer les richesses des livres de Varlam Chalamov (*Récits de la Kolyma*, Verdier 2003) ou de ceux d'Evguénia Ginzbourg (*Le ciel de la Kolyma*, Seuil 1983) sans parler d'Alexandre Soljenitsyne et de son *Archipel du Goulag* (Seuil 1974), c'est un roman qui apporte un renouveau à la littérature concentrationnaire soviétique, avec talent, profondeur et un certain cynisme.

.....



Une semaine, un livre

Éléments biographiques :

Zakar Prilepine, Захар Прилепин, est né en 1975 dans l'oblast de Riazan au Sud-Est de Moscou. Après des études de linguistique à l'Université d'Etat de Nijni Novgorod, il devient commandant dans le service des OMON (forces spéciales du ministère de l'intérieur) et participe aux combats en Tchétchénie de 1996 à 1999. Il publie ses textes dans des revues et des journaux et devient rédacteur principal de *l'Observateur des peuples* du Parti national-bolchévique dont il est membre jusqu'en 2019. En 2020, il fait partie des 75 personnes choisies par le président Poutine pour élaborer des propositions d'amendement de la Constitution russe. Il a publié 12 livres qui sont tous traduits en français.



Extraits :

Il remit son linge de corps et ses chaussettes, et cria avec les autres détenus qui s'étaient dispersés.

– Un poêle ! Un poêle ! À manger ! À manger ! À manger ! Un poêle ! Un poêle ! À manger ! À manger !

À force de crier, son sang était un peu réchauffé. Beaucoup hurlaient en sautant sur place, ou tambourinaient avec leurs poings contre leurs lits de planches. Puis quelqu'un dit :

– Moins fort ! Moins fort ! C'est quoi, ce bruit ? Ils arrivent ?

Le son très doux d'une cloche se rapprochait de plus en plus.

Le verrou claqua.

Dans l'embrasure de la porte apparurent un soldat et un tchékiste en veste de cuir. Le tchékiste souriait d'un air affable et prometteur comme le père de la fiancée. Il avait dans ses mains une grosse cloche, il continuait à la faire sonner, et personne n'osait interrompre son tintement par un cri ou un mot.

Le soldat attrapa par le col le premier détenu qui se trouvait devant la porte et l'entraîna avec lui.

La porte se referma.

La cloche repartit dans l'autre sens.

Tous l'écoutaient, comme si elle était le signe indubitable que quelque chose d'inconnu allait se passer.

Tous comprenaient que tant que la cloche tinterait, rien n'arriverait.

La cloche se tut et aussitôt un coup de feu retentit.

.

Artiom cligna des yeux, tenta de bouger et s'aperçut que durant ces dernières heures, il s'était gelé au point de ne plus pouvoir lever les bras.

C'est tout juste s'il ne roula pas sur le côté comme un sac et, pour chercher la lanterne, il fouilla le fond de la barque d'une façon incohérente et, bien sûr, ne trouva rien. D'ailleurs, Galia avait oublié ce qu'elle lui avait demandé. Elle faisait tourner le moteur à plein régime, et dans ce vide immense, le moteur était le seul être raisonnable et paisible.

« Je me suis retrouvé ici, disait Artiom à quelqu'un, au milieu d'une mer glacée, avec une femme que je ne connais presque pas. Elle a peut-être commis d'horribles péchés, et c'est le destin qui l'a attirée sur cette mer pour la noyer. »

Mais moi, je n'ai rien à voir avec ça. Je suis ici par hasard, je suis venu de moi-même, non pour payer une faute. J'ai tué mon père, mais j'ai été puni pour ça, j'ai trimballé des grumes, on m'a battu, on a tenté de m'égorger. J'ai vu la mort, et j'ai été condamné à mort, j'ai souffert du froid à la Serkika, j'ai dormi sur des tas d'os humains, j'entendais la cloche...